

La Commune

2 ou 3 choses que je sais de VOUS

conception, mise en scène,
texte et performance

Marion Siéfert artiste associée

dossier de production

EN TOURNÉE

16 - 17 MAI 2019
AU PRÉAU - CDN DE VIRE

contacts diffusion
Anne Pollock
a.pollock@lacomme-aubervilliers.fr
Frédéric Sacard
fs@lacomme-aubervilliers.fr
+33 (0)1 48 33 16 16

Aubervilliers

2 ou 3 choses que je sais de vous

conception, texte, mise en scène et performance **Marion Siéfert**

lumière et collaboration

artistique **Matthias**

Schönijahn

régie lumière **Manon Lauriol**

création sonore **Johannes van**

Bebber

enregistrement voix **Patrick**

Jammes, Johannes Van

Bebber

production **Ziferte Productions, La Commune CDN Aubervilliers**

avec le soutien du

Frankfurt LAB, Théâtre Nanterre-Amandiers, centre dramatique national.

remerciements

Matthieu Bareyre, Rebecca Egeling

développement et accompagnement de **Ziferte Productions, Cécile Jeanson, bureau Formart**

Marion Siéfert est artiste associée à La Commune, CDN d'Aubervilliers

résumé

2 ou 3 choses que je sais de vous est à la fois un portrait du public et un autoportrait. Une étrangère déboule dans le Web 2.0 et, dans l'espoir de se faire des amis, explore les réseaux sociaux. Elle décrit, observe et analyse ce qu'elle trouve sur Facebook, traque des récits et invente des suites possibles.

Avec ce premier opus réécrit spécialement pour chaque représentation, Marion Siéfert place la question du public au centre de la démarche de création : les spectateurs sont tout autant voyeurs que dévoilés, curieux qu'objets de curiosité. Ils passent de l'autre côté du miroir et entrent dans le monde onirique et réel, trivial et poétique, de leurs publications, photos et commentaires.

À travers cette pièce qui mêle écriture, performance et cinéma, c'est notre rapport intime et affectif aux images qui est interrogé, leur charge émotionnelle et leur part maudite.

note d'intention

2 ou 3 choses que je sais de vous est un spectacle créé spécifiquement pour les spectateurs présents chaque soir, lors de la représentation. Grâce aux réseaux sociaux que les théâtres et festivals utilisent largement pour promouvoir leur programme, il est désormais possible de connaître avec une grande précision la composition du public. Partant de ce constat, j'ai conçu une pièce qui s'adresse individuellement à chaque spectateur et interroge la communauté constituée par la représentation théâtrale. Les personnes présentes dans la salle se connaissent-elles ou pourraient-elles se connaître ? Qu'ont-elles en commun ? Quelles images construisent-elles d'elles-mêmes ? Quel usage faisons-nous des réseaux sociaux ? Et comment les investissons-nous affectivement et intellectuellement ? Que devient la part de mystère et de secret de nos vies quand le gigantesque traitement des données tend à les rendre toujours plus simples et limpides ? À quoi ressemblent nos biographies à l'heure du Web 2.0 ? Avec *2 ou 3 choses que je sais de vous*, je veux interpeller directement chaque spectateur, partir de sa culture, de ses références, de son monde. Rendre sensible le caractère politique des récits que nous faisons de nous-mêmes, la manière dont ils s'articulent à une société de surveillance et nos raisons affectives, terriblement humaines, de nous y projeter.

Avec ce spectacle, j'ai décidé de m'immerger dans une pratique quotidienne, partagée par tout le monde, qui appartient à la culture commune et qui a habituellement lieu dans la sphère privée de la chambre ou devant la petite fenêtre personnelle des Smartphones : Facebook. Afin de laisser libre cours à l'imaginaire des spectateurs et au mien, j'ai développé la fiction d'une créature étrangère, un être sans mémoire, dont le rapport au langage est altéré, qui s'inscrit sur Facebook dans l'espoir de se faire des amis parmi les humains. Le point de départ de *2 ou 3 choses que je sais de vous* est bien la solitude de cette étrangère radicale, sa fragilité et sa maladresse, son avidité à rencontrer les autres, à se faire accepter. C'est la naïveté de son regard qui me permet de trouver la

juste distance dans les récits que je construis à partir des images, des phrases et des informations glanées sur les profils publics des spectateurs. C'est aussi elle qui me permet de pointer la logique à l'œuvre dans les réseaux sociaux comme Facebook ou Google : une logique algorithmique qui s'attache à circonscrire le champ des possibles et donc, à nous orienter vers ce qui est le plus probable, vers ce qui, de prime abord, nous convient le mieux.

2 ou 3 choses que je sais de vous repose sur une tension forte, qui me permet de rendre sensible l'enjeu de la représentation théâtrale. Avec mes collaborateurs, nous travaillons l'écart entre le monde virtuel et l'ici et maintenant de la performance ; l'espace relationnel des réseaux sociaux où chacun agit grâce à un artefact de lui-même et la situation réelle lorsque tous sont physiquement présents. La pièce est construite autour de deux pôles : l'écran, sur lequel sont projetées les images tirées des profils Facebook, et ma présence réelle, ma tentative d'établir malgré tout un contact physique avec les spectateurs. Alors que leurs regards sont irrésistiblement dirigés vers le film et son rythme soutenu, je navigue au milieu d'eux, sollicite leur regard, détourne leur attention par un toucher, un contact que je cherche sur le moment pour chaque spectateur. Travailler autrement que par la représentation la relation aux spectateurs ; les émouvoir, les perturber, les *toucher* par la citation de leurs profils Facebook, mais aussi par un rapport physique et direct. Tout l'enjeu de la pièce est de trouver un équilibre sans cesse mouvant entre un monde virtuel, matérialisé par l'écran, et l'espace immédiatement théâtral de la performance ; de venir perturber la situation d'énonciation initiale du théâtre – une personne vient sur scène et parle – pour se la réapproprier autrement pendant la représentation. Interroger la manière dont, actuellement, nous entrons en communication, échangeons des idées, des sentiments et des informations. Comprendre comment nous construisons notre langage à partir d'images, d'abréviations, de codes, de signaux.

Les lois sur la surveillance

Alors que j'étais en train de travailler sur ce spectacle, des lois sur le renseignement étaient adoptées en France dans l'indifférence quasi-générale, sans que cela fasse l'objet d'un véritable débat public. J'avais été marquée de constater combien la plupart des gens que je connaissais (moi-même compris) ignoraient ce qu'il advenait exactement des informations que nous livrons de nous-mêmes sur internet. À notre insu et alors même que nous avons le sentiment de maîtriser ce que nous publions, nous nous donnons à lire comme un livre ouvert et, bien souvent, cela ne nous pose pas vraiment de problème. « Je n'ai rien à cacher ». Je me suis interrogée sur cette injonction à être transparent. Quelle subjectivité construisons-nous s'il n'y a plus aucune place pour le secret, la contradiction et l'irrésolu ?

Cette actualité m'a donné envie de me replonger dans les livres d'Orwell et de

Foucault, de lire ce que les intellectuels actuels écrivent sur cette « pensée algorithmique », afin de mieux comprendre comment des systèmes de communication infléchissent notre pensée et nous dessinent des avenir. Au fil des articles, je m'apercevais combien cette matière devenait extrêmement inspirante pour ma narration et me permettait d'expérimenter formellement avec le récit, de trouver d'autres espaces de fiction que ceux que l'on déploie habituellement au théâtre. Puisque les algorithmes s'attachent à prévoir tout ce qui est « possible », je pouvais, dès lors que je suivais leur logique, explorer autrement le champ de la vraisemblance théâtrale et rendre perceptible une critique qui ne vient pas « d'au-dessus », mais qui se construit en investissant ce que j'observe et en créant autre chose – un espace poétique, propice au déploiement de la réflexion, de l'imagination et du divertissement.

Marion Siéfert

surveiller et gouverner de 1984...

Derrière Winston, la voix du télécran continuait à débiter des renseignements sur la fonte et sur le dépassement des prévisions pour le neuvième plan triennal. Le télécran recevait et transmettait simultanément. Il captait tous les sons émis par Winston au-dessus d'un chuchotement très bas. De plus, tant que Winston demeurait dans le champ de vision de la plaque de métal, il pouvait être vu aussi bien qu'entendu. Naturellement, il n'y avait pas moyen de savoir si, à un moment donné, on était surveillé. Combien de fois, et suivant quel plan, la Police de la Pensée se branchait-elle sur une ligne individuelle quelconque, personne ne pouvait le savoir. On pouvait même imaginer qu'elle surveillait tout le monde, constamment. Mais de toute façon, elle pouvait mettre une prise sur votre ligne chaque fois qu'elle le désirait. On devait vivre, on vivait, car l'habitude devient instinct, en admettant que tout son émis était entendu et que, sauf dans l'obscurité, tout mouvement était perçu.

Winston restait le dos tourné au télécran. Bien qu'un dos, il le savait, pût être révélateur, c'était plus prudent. À un kilomètre, le ministère de la Vérité, où il travaillait, s'élevait vaste et blanc au-dessus du paysage sinistre. Voilà Londres, pensa-t-il avec une sorte de vague dégoût, Londres, capitale de la Première Région Aérienne, la troisième, par le chiffre de sa population, des provinces de l'Océania.

Il essaya d'extraire de sa mémoire quelque souvenir d'enfance qui lui indiquerait si Londres avait toujours été tout à fait comme il la voyait. Y avait-il toujours eu ces perspectives de maisons du XIXe siècle en ruine, ces murs étayés par des poutres, ce carton aux fenêtres pour remplacer les vitres,

ces toits plâtrés de tôle ondulée, ces clôtures de jardin délabrées et penchées dans tous les sens ? Y avait-il eu toujours ces emplacements bombardés où la poussière de plâtre tourbillonnait, où l'épilobe grimpait sur des monceaux de décombres ? Et ces endroits où les bombes avaient dégagé un espace plus large et où avaient jailli de sordides colonies d'habitacles en bois semblables à des cabanes à lapins ? Mais c'était inutile, Winston n'arrivait pas à se souvenir. Rien ne lui restait de son enfance, hors une série de tableaux brillamment éclairés, sans arrière-plan et absolument inintelligibles.

1984, George Orwell (extrait)

... à la pensée algorithmique

Quelle est la viabilité, la précision des prédictions de ces machines [qui utilisent les algorithmes] ?

Antoinette Rouvroy : La question de la validité de la prédiction n'est pas la vraie question. Le but est de s'assurer que des choses se passent et que d'autres ne se passent pas. Plus que d'éliminer l'incertitude, il s'agit d'une préemption, d'une autre manière de gouverner visant non pas à éradiquer l'incertitude mais à la gérer différemment. Il ne faut pas tout rejeter car il peut y avoir de bonnes choses. Mais là où je suis plus sceptique, c'est lorsque ces algorithmes portent sur des humains. L'un des problèmes est l'idéologie technique des big data, à savoir une extension de leur réalité à une réalité qui n'est même pas totale mais une réalité numérisée. Or, il y a une résistance de la vie à toute tentative d'organisation. Il y aura toujours un reste d'incertitude radicale qui échappera à toute tentative de traitement algorithmique.

Auparavant, le risque de l'incertitude était réparti entre les membres de la société, que ce soit à travers la solidarité ou les assurances. Ce que permet le big data, c'est de ne plus mutualiser ce risque en agissant en amont pour neutraliser les effets de l'incertitude radicale. Par exemple, si vous permettez aux assurances vie d'exploiter les données internet, certaines personnes, malades, ou les femmes battues, seront considérées par l'algorithme comme déjà mortes. Ce qui conduira à une explosion de leurs primes. Si l'on reprend le cas de la loi renseignement, on sait que l'acte terroriste est très rare. La base de données sera donc très restreinte. De plus, le but est d'arrêter les personnes avant toute tentative de passage à l'acte. Donc, on ne saura jamais, rétroactivement, ce qu'il se serait vraiment passé et si, dans les données, on n'a pas affaire à des faux positifs. L'algorithme va aussi avoir lui-même une influence sur les comportements car, si vous savez que vous êtes surveillé, vous allez forcément vous conformer. Déployer une force de police dans un quartier, ça va forcément modifier le comportement des habitants. C'est performatif. Il y a une rétroaction sur le comportement des gens. Ces algorithmes ne sont pas un système de

prédiction mais d'intervention.

On est face à une question de potentialité et non de vérité. La viabilité de la prédiction n'a pas vraiment d'importance. Dans ce système, il n'y a même pas vraiment d'erreurs car celles-ci sont immédiatement intégrées à l'algorithme pour l'améliorer. Le rapport à la réalité est dissous.

Le développement de ces méthodes prédictives, et leur adoption dans le cadre de politiques publiques, est selon vous le symptôme d'un abandon du politique et de l'émergence d'un nouveau type de gouvernance.

Décider, ce n'est pas suivre une recommandation. C'est trancher dans l'incertitude. C'est cette incertitude qui donne sa valeur à la décision.

Nous sommes passés du couple « normatif/ répression » à un couple « anomie/ préemption ». Les décideurs politiques ne veulent plus décider du contenu de la norme. Les données donnent les critères de qualification du réel. Cela dispense les responsables de leurs responsabilités politiques.

Pour Foucault, la normalisation visait à la subjectivation des individus, à un processus d'intégration de la norme. Le but était de réformer le psychisme. Désormais, les individus n'ont plus d'importance. On ne s'intéresse plus aux causes des comportements. On est dans l'anomie. La norme s'adapte à la sauvagerie des faits. Elle est devenue invisible tout en collant à la peau des individus car ce sont nos profils qui la font évoluer. On n'est plus dans la prévention mais dans la préemption.

Le pouvoir devient de plus en plus difficile à localiser, notamment en raison de l'implication croissante des industriels privés. Toutes les stratégies de résistance se trouvent déstabilisées car il n'y a plus de pouvoir identifié. Mais cette tendance n'est pas nouvelle. Cela a commencé avec l'expansion du concept de gouvernance. Avec les algorithmes, nous sommes passés dans une gouvernance hors-sol.

Extrait d'une interview d'Antoinette Rouvroy, chercheuse en philosophie du droit

extrait du texte du spectacle

Quelque chose m'étonne dans notre rencontre. Quand je regarde vos vies, je me dis que vous auriez très bien pu faire quelque chose de tout à fait différent, que les raisons qui vous ont rassemblés ici sont multiples, certainement contradictoires, quasiment hasardeuses. C'est la première fois que je viens ici. Cela peut sembler étrange que nous nous y retrouvions. Et pourtant, c'est toute la particularité de la rencontre. Nos trajectoires ordinaires ne se rencontrant pas, nos points d'intersection ne peuvent se situer que dans l'extraordinaire.

Lorsque je regarde ma vie, je suis toujours étonnée que les événements importants de mon existence se sont produits comme par surprise. Même avec un grand effort d'imagination, même en scrutant mes fantasmes, j'aurais été incapable de les prévoir. Ils sont apparus à côté de mes attentes. En deçà de ce que je pouvais imaginer.

Quand on ne peut pas clairement décider d'une situation ; quand une situation où plusieurs états possibles, et même contradictoires coexistent. Des mystères subsistent.

Je ne sais pas exactement qui est là ce soir. Certaines images ont coïncidé avec vos corps ; certaines ont éveillé en vous d'autres images. D'autres sont restées seules. Certaines se sont absentes. D'autres encore se sont redoublées, ont insisté.

J'ai pensé à vos souvenirs, aux rencontres que vous avez manquées, à celles que vous avez provoquées, aux restes de vos actions, aux possibles de votre avenir.

Je suis là et je ne suis pas là. Vous entendez ma voix et pourtant, ce n'est pas la mienne. Vous suivez mon regard et pourtant, vous ne voyez pas mes yeux. Vous sentez ma présence et pourtant, je suis ailleurs. Vous me voyez et pourtant, je n'arrive pas à vous atteindre.

Je n'avais que des récits à mettre dans un récit. Que serait-ce quand il faut, dans du récit, mettre de la réalité ? Et quand il faut, dans la réalité, mettre de la réalité ? Qu'arrive-t-il toujours, mon ami ?

Le soir tombe. Les vacances finissent. Il me faut une journée pour faire l'histoire d'une seconde. Il me faut une année pour faire l'histoire d'une minute. Il me faut une vie pour faire l'histoire d'une heure. Il me faut une éternité pour faire l'histoire d'un jour. On peut tout faire, excepté l'histoire de ce que l'on fait.

J'ai le pressentiment que vous voulez que je vous dise quelque chose. Je ne sais pas quoi dire. Ce sont des mots que je n'ai pas appris.

Il y avait ces deux ou trois choses que je savais de vous. Mais plus je vous regarde et plus je sens que je vous sépare. Plus je vous parle et plus je sais que je n'entrerai jamais dans vos images. Que vos messages ne seront pas pour moi, ni vos signes, vos étreintes, vos blagues, vos sourires.

Je regarde à nouveau vos images.

Est-ce moi, qui ne peux pas bien voir ou bien les choses elles-mêmes se sont brouillées ?

Est-ce moi, qui ne vois plus les couleurs, ou bien les couleurs elles-mêmes se sont estompées, effacées et ont disparu ?

Me resteront les souvenirs de vos profils, des traces de vous.

biographies

Marion Siéfert

Marion Siéfert est une jeune artiste, auteure, dramaturge et performeuse, basée en France et en Allemagne. Après des études de littérature allemande à Lyon et Berlin, elle obtient une bourse de recherche du DAAD pour étudier à l'Institut d'études théâtrales appliquées de Gießen. Son travail est à la croisée de différents champs artistiques et théoriques et se réalise via différents médiums : spectacles, films, écriture. À Gießen et Francfort, elle développe ses propres spectacles (*2 ou 3 choses que je sais de vous*, *Le Grand Sommeil*), écrit son doctorat sur la question du devenir artiste et participe à des workshops avec Heiner Goebbels, Walid Raad et Jonathan Burrows. À Paris, elle développe SAFARI, une recherche dans des lieux touristiques, qui aboutit à la création d'un photo-roman.

Elle est invitée par le collectif 7x7 à présenter des performances dans des espaces privés (*Speed Dating*), et collabore sur *Nocturnes*, documentaire de création du réalisateur Matthieu Bareyre (Cinéma du Réel en compétition française, Festival du Moyen-Métrage de Brive en compétition européenne, 2015), et est associée à plusieurs reprises au travail de la compagnie L'Accord Sensible : elle est comédienne-interprète sur *Champs d'Appel* (Festival Fast Forward, Festival Première, 2014-2015) et est dramaturge sur *Massif Central* (La Fonderie, 2015). Elle a également été assistante à la mise en scène et à la dramaturgie auprès de Séverine Chavrier (*Plage ultime*, 2013) et du collectif allemand Rimini Protokoll (projet d'audio guide *Remote*, 2013-2014). En 2016, elle travaille sur *Suite N°3*, (Joris Lacoste / *Encyclopédie de la parole*), et sur *The Self-Made Aristocracy* de Monika Gintersdorfer et Frank-Edmund Yao, dont la première a eu lieu aux Wiener Festwochen en 2017. En tant que dramaturge, elle écrit depuis 2014 les textes de la brochure du théâtre Nanterre-Amandiers et réalise les entretiens avec les artistes invités pour la saison.

Johannes van Bebber

Johannes van Bebber a étudié la musique à Düsseldorf. Il a ensuite bifurqué vers l'Institut d'études théâtrales appliquées de Gießen, où il est également chargé de cours. En tant que compositeur et performeur, il a composé la musique et la création sonore de différentes pièces et films : il a récemment travaillé avec K.A.U. sur « *transit monumental* », ainsi qu'avec Benno Heisel et Ullrich Eisenhöfer sur *Cassidy*, qui ont tous les deux été produits par le Festival SPIELART de Munich. Il a joué dans plusieurs performances au HAU à Berlin, à la Mousonturm de Francfort et au Frankfurt LAB, à Bern, Athènes et Varsovie. Il est par ailleurs musicien dans différents groupes comme Musica Practica et Club Bleu.

Matthias Schönijahn

Matthias Schönijahn a étudié à l'Institut d'études théâtrales appliquées de Gießen. Il est membre du collectif artistique et théâtral K.A.U., fondé avec Philipp Bergmann et Thea Reifler. Avec K.A.U., il a montré son travail au Festival SPIELART de Munich, au Theaterdiscounter à Berlin, au théâtre Schlachthaus de Bern et au musée Senckenberg de Francfort (entre autres). L'installation vidéo « *Breaking News* » a reçu le prix de l'émergence artistique BEN à la B3Biennale de l'image animée dans la catégorie « récit non linéaire ». Depuis 2016, K.A.U. est associé au théâtre de Darmstadt dans le cadre du programme Doppelpass.